

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

L'or, qui avait commencé l'année dernière à se montrer dans les coiffures de bal, dans les ornements et jusque dans les confections pour la ville, se mêle absolument à tout cette année. Mais les principaux interprètes de la mode qui avaient accueilli d'abord ce mélange comme une fantaisie fugitive, le rejettent peu à peu à mesure qu'il se vulgarise. Ainsi dans les maisons renommées telles que celle de madame *Plé-Horain* par exemple, 27, rue de Grammont, s'il se montre dans quelques modèles destinés à représenter le caprice du moment, il est exclu des coiffures sérieusement distinguées que conseille madame *Plé-Horain* à une élégante clientèle remplie de confiance pour son goût exercé et délicat. Quelques descriptions seulement suffiront pour montrer à quel point cette confiance se trouve justifiée.

Nous citerons d'abord un chapeau à bord de paille de riz à fond de tulle brodé à tout petit semé de fleurs très variées de nuances, ayant en dessus un nœud formé d'une barbe de dentelle et d'une bande de paille de riz et une touffe de fleurs en harmonie de nuances et de formes avec celles du semé. Le havolet de tulle est bordé de paille de riz, le dessous est de blonde avançant un peu en pointe sur le front, et ayant du côté gauche une touffe de fleurs pareilles à celles du dessus. Les brides sont blanches et brodées. Rien de frais et de joli comme ce chapeau.

Un autre un peu plus sévère, est de crêpe mauve tendre, orné en dessus d'une dentelle blanche badinant à droite, et d'une plume blanche à gauche, reliées entre elles par un nœud de taffetas mauve. Dessous sont à gauche des marguerites lilas et blanches avec des boutons, dans de la blonde qui dessine sur le front la petite pointe toute gracieuse dont nous avons parlé.

Une paille de riz est ornée de roses et de chrysanthèmes noirs à cœurs d'or, et d'une barbe de blonde enroulée autour de la passe, d'un havolet de blonde retombant sur un havolet clair, et en dessous, de roses et de chrysanthèmes.

Un chapeau de jeune fille a un fond de tulle blanc non très tombant, un havolet de taffetas noir, un ruban noir tuyauté à gros plis en dessus de la passe, et en dessous un diadème de roses entre le chapeau et le bandeau de blonde.

La forme de ce chapeau que rendraient un peu plus sérieux des pensées de velours, des violettes ou même des

bluets à la place des roses, a une forme charmante et qui sied à ravir.

D'autres chapeaux qu'il faudrait pouvoir tous citer, sont les uns à fonds mous de taffetas noir ou blanc brodé de soie, d'autres de crin noir brodé de paille avec le havolet et les brides brodés de même, et en dessus et en dessous, des touffes de coquelicots et d'épis; d'autres encore de paille d'Italie ou de paille belge, ornés de belles branches de fruits ou de fleurs.

Comme coiffures, madame *Plé-Horain* fait des choses ravissantes; nous avons remarqué entre autres: une torsade de tulle enroulée de velours Magenta au centre de laquelle trois larges plaques de bronze et d'or reliées par des chaînettes d'or forment une espèce de chaperon.

Un cache-peigne formé de deux touffes de chicorées de dentelle noire avec de longs bouts de ruban, qui s'attachent très en arrière des cheveux par deux petits poignards d'or à têtes de rubis, retenus ensemble par une petite chaîne d'or.

Et un bonnet de tulle blanc à fond tombant et à garniture de blonde, entouré d'une couronne de dentelle noire ruchée, et orné en dessus d'un nœud de ruban rose et de deux branches de laurier rose du même côté, l'une en avant, l'autre au-dessus du havolet.

Madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, qui trouve toujours moyen de créer d'ingénieuses nouveautés, fait exécuter de délicieuses branches de roses panachées de taffetas de toutes nuances qui s'assortissent parfaitement avec tous les rubans et qui sont un des plus jolis compléments des légers chapeaux de tulle, de crêpe, de crin ou de paille. Les feuilles sont également très variées et se marient admirablement avec les fleurs.

Pour les chapeaux qui s'ornent sur le côté, madame *Petit-Perrot* fait faire aussi des nœuds ronds tout en plumes, composés par exemple d'un pavot rouge entouré d'un cordon de mignonnes fleurs des champs, et la même disposition avec toutes espèces de fleurs. Puis des cordons tout entiers de fleurs comme les violettes, les bluets, les paquerettes, etc., pour le dedans des chapeaux, et des apprêts des mêmes fleurs sans feuilles pour le dessus des chapeaux.

Le vert semble avoir une grande vogue pour ces garnitures; ainsi l'une très originale, qui a été livrée un grand nombre de fois déjà depuis le commencement de la saison, par la maison *Petit-Perrot*, est tout entière en cresson très naturel. Il en a été fait quelques-unes aussi en tilleul.

Quoique les réunions dansantes n'aient pas cessé et promettent de se continuer quelque temps encore, les toilettes sont maintenant un peu plus simples que dans le

milieu de l'hiver. Elles se composent plutôt de mousseline ou de gaze que de riches étoffes de soie, et les coiffures montées en couronnes y sont remplacées, surtout pour les jeunes filles, par des branches de fleurs jetées négligemment dans les cheveux, du même côté, l'une en avant du bandeau, l'autre au-dessus du chignon. Mesdemoiselles B... avaient au bal du mariage de mademoiselle H... des coiffures ainsi disposées, avec des robes de tarlatane blanche à neuf petits volants divisés par séries de trois, surmontées chacune d'un bouillon de tarlatane. Une longue ceinture de taffetas blanc était nouée sur le côté, et le corsage décolleté en cœur était bordé d'un bouillon de tarlatane et d'une berthe formée de petits volants.

Au même bal, madame D..., une des parisiennes les plus renommées pour leur élégance, avait une robe de satin orange toute recouverte de volants de dentelle noire, et cette dentelle d'un dessin très riche et d'une exécution parfaite, que nous savions être de la dentelle de Cambrai, fabriquée par MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, a passé auprès de la majorité des assistants pour du Chantilly le plus authentique.

Cette méprise n'est pas surprenante puisque la dentelle de Cambrai, inventée par MM. *Ferguson* et à plusieurs reprises perfectionnée par eux, arrive, au moyen d'une dépense infiniment moindre, au même résultat apparent, si ce n'est pour les yeux exercés d'une manière toute spéciale. Les mêmes dessins sont reproduits maintenant sur ces deux genres de dentelles par les mêmes ouvrières. Toute la différence tient à ce que le réseau qui fait le fond de la dentelle de Chantilly est exécuté à la main de même que les broderies, tandis que celui de la dentelle de Cambrai est fait à la mécanique.

Mais ce mode d'exécution même donne à la maille une régularité plus grande que celle obtenue par un travail à la main. On se demande donc pourquoi cette espèce de dentelle ne serait pas adoptée par toutes les femmes qui ont l'habitude d'aller dans le monde et dont la fortune n'est pas considérable. Celles au contraire que leur richesse ou leur position place dans un rang à part ont, on le conçoit, l'obligation et par conséquent le devoir de posséder des objets de prix, d'une valeur artistique et plus conventionnelle même que la belle dentelle, mais beaucoup de personnes qui ne pouvaient avant l'invention de MM. *Ferguson* se permettre d'aspirer à la séduisante parure que constituent leurs produits, leur doivent une véritable reconnaissance pour le service qu'ils leur ont rendu la mettant désormais à leur portée.

Les châles *Lama* qui faisaient un si excellent effet sur une toilette de bal pour entrer dans un salon, complètent d'une manière ravissante les toilettes d'été les plus sévères comme les plus riantes et leur communiquent une élégance de très bon goût.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, et boulevard des Capucines, 4, se charge, comme on le sait, d'une manière toute spéciale de la composition des trousseaux et des layettes. Elle est toujours exactement renseignée à l'entrée de chaque saison sur ce qui se portera, et à tous ses choix président un tact exquis et un parfait discernement. Un des vêtements qu'elle recommande aux jeunes femmes pour toilette un

peu habillée, est la casa que à devants ajustés, à dos à plis arrêtés, montés autour d'une pièce d'épaules plate, enrichie d'une pèlerine, et de revers de manches en taffetas brodé liséré de noir ou de couleur, suivant que la broderie est toute noire ou à pointillé de couleur.

Elle indique aussi un modèle de casaque plate demi-ajustée, à manches froncées du bas avec une garniture de plusieurs volants de taffetas noir ou pensée.

Pour les très jeunes femmes elle n'admet les pelisses que pour le négligé du matin, et encore leur préfère-t-elle le paletot à petites poches, flottant devant et derrière, à manches demi-larges du bas, avec le col à revers, les parements de manches et les petites poches en riche galon brodé ou en moire pensée.

Pour les femmes d'un certain âge, la pelisse à manches avec volants découpés aux épaules et dans le bas tout autour, avec guipure ou avec pèlerine et revers de manches garnis d'un riche galon brodé, est extrêmement jolie et fort convenable.

La maison *Lassalle et Cie* fait faire aussi cette année, davantage encore que l'année dernière, des châles de cachemire français brodés de soie et jais, et garnis de guipure tout autour. La majorité de ces châles est noire, mais il en existe en cachemire bleu, pensée, marron, ponceau ou vert, avec broderies noires.

Ces châles, pas plus que les confections de demi-saison, ou les mantelets d'été qui paraîtront un peu plus tard, n'excluent le cachemire de l'Inde qui convient à tous les climats et qui est un élément indispensable de la toilette de toute femme du monde. Le beau magasin du *Persan*, rue de Richelieu, 74, est renommé à juste titre pour la riche variété de ses cachemires très remarquables comme dessins et comme tissu. Ceux qui se choisissent le plus généralement ont un très petit fond noir entouré d'une haute bordure dans laquelle dominent les nuances rosées et violacées. Il se porte aussi de ces châles fond rouge ou fond blanc.

On demande beaucoup au *Persan* pour les riches corbeilles de mariage, de ses belles dentelles blanches ou noires pour volants de robes, ainsi que des châles, des mantelets, des voiles assortis, de délicieux petits fichus arrondis ou pointus, et des barbes pour coiffures, de même que des cols et des manches faits des points les plus rares et les plus merveilleux.

Le savon de *Thridace* de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, est depuis longtemps recommandé avec succès par les célébrités médicales pour l'hygiène de la peau. Ses qualités adoucissantes le rendent précieux principalement pour la toilette des enfants, et sa supériorité bien établie est de jour en jour plus complètement justifiée.

La crème froide moussueuse, préparation plus délicate encore, a conquis sa place auprès de ce produit renommé. C'est un bain de lait onctueux qui a la vertu de blanchir le teint, de l'éclaircir et de rendre aux personnes fatiguées ou convalescentes toute la fraîcheur d'un visage d'enfant.

La rosée des abeilles, inventée depuis peu, partage déjà la même faveur et a pris rang parmi les cosmétiques les plus recherchés et les plus à la mode.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Contet, r. Vivienne, 41.
 Modes de la M^{lle} Horain, r. de Grammont, 27. — Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104.
 Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon, rue Chaussée d'Antin, 6.
 Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 4.

Sous-pose-voies: Tavernier, & Coisy, sup. rue Montmartre, 133. | Coiffes p^{re} Anicellements de Desvignes Rives et C^{ie}, r. de Richelieu, 102.
 Parfums de Violet f^{de} S. M. l'Impératrice, rue S. P. Denis, 37. | Coures de la M^{lle} de Commission Lassalle et C^{ie}, L. le Grand 37.

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 10, Great Street, Soho. NEW YORK, Finney & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Pina

Pour les soins de la chevelure, le *baume de violette* est une des pommades les plus exquis qui aient été composées.

Ce délicieux parfum de violettes d'Italie est un des plus aristocratiques et des plus suaves de ceux que l'on emploie pour le mouchoir.

Et le savon au baume de violettes joint à la distinction qui caractérise tous les produits imprégnés de cette délicieuse senteur, le mérite d'une difficulté vaincue.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 597.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de crêpe vert orné de blonde, de tulle, d'agrafes d'or et d'un marabout saule.

La passe, la calotte, le fond et le bavolet, qui est petit, sont de crêpe vert tendu.

Sur la passe est une pointe de blonde formant fanchon, et sur le bord de la passe il y a un plissé en crêpe qui se termine de chaque côté par une coque en crêpe.

Un marabout saule retenu par un ornement en or retombe à gauche.

Une blonde garnit le bavolet.

Sous la passe est un bandeau bouffant en tulle blanc repincé un peu de côté sur le front par une agrafe d'or.

Ruches en tulle.

Brides de taffetas blanc n° 30.

Robe de taffetas noir.

Paletot de taffetas noir orné de ruches de taffetas violet, et de dentelle noire et de volants violets découpés, recouverts de dentelle noire.

Ce vêtement est coupé droit en paletot très peu creusé à la taille, la jupe prend de l'ampleur par les biais, mais ne forme aucun pli.

L'encolure est garnie d'une ruche violette à plis doubles pour la rendre très bouffante, avec une petite ruche de dentelle noire au milieu; sous cette ruche retombe un volant de taffetas violet froncé à bords découpés recouvert d'un volant de dentelle noire.

La manche à large entourure est très ample; l'ampleur est froncée, au bas, dans un poignet large, garni d'une ruche et d'un volant formant parement relevé sur la manche.

Le bas du vêtement est garni d'une ruche plus grosse et d'un volant. Toutes les ruches ont au milieu une ruche de dentelle noire. Tous les volants sont couverts d'une dentelle noire.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure Hortense avec bandelettes de taffetas blanc nouées sur la tête.

Robe dite à *pointes* de taffetas gris-perle ornée de petits volants découpés sur les bords.

Le corsage est un peu ouvert carrément du haut.

La taille est ronde.

Le bas du corsage est taillé comme un corsage décolleté, mais avec les bords découpés en pointes qui remontent sur la partie qui forme le haut.

D'une entourure à l'autre, cela forme cinq dents garnies d'un petit volant découpé et froncé, haut de 3 centimètres.

Un second rang de volants est posé en dents sous le premier.

Le dos est pareil au devant.

L'encolure est ouverte devant et bordée d'un volant découpé. La manche, taillée en pagode, a une couture devant (derrière

elle n'a une couture que du coude au bas, pour lui faire former un peu la manche à coude). Elle est ornée en haut d'un jockey à trois dents bordées de volants. Au bas elle a un parement, bas devant, plus haut derrière, coupé à dents bordées de volants.

La jupe est à huit lés de 68 à 70 centimètres du bas, mais taillés en pointe du haut, de façon à faire beaucoup d'ampleur en bas, et à être plaquée aux hanches.

Le lé du milieu devant n'a en haut que 15 centimètres de largeur.

Celui qui forme tournure en a 40. Les intermédiaires sont selon la taille.

Devant et des côtés les lés sont *légèrement* froncés dans la taille.

Ces lés sont découpés sur un bord et forment des écailles ayant 7 à 8 centimètres de hauteur.

Le côté découpé débordé de 4 centimètres sur le lé qui se coud dessous.

Le lé du milieu devant n'a pas de dents; ce sont celles des lés de côté qui débordent dessus.

Celui de la tournure a les deux côtés découpés pour déborder de chaque côté sur ses deux voisins.

A chaque bord il y a un volant de 3 centimètres découpé.

Chemisette de tulle froncé, avec petite ruche au cou.

Sous-manches de tulle bouffantes, avec une ruche aux poignets.

Courrier de Paris.

Je ne sais pas s'il viendra; mais pour le moment où j'écris, fenêtres closes et au coin d'un feu de décembre, son retour me paraît douteux. Il nous manque bien, à coup sûr! Il nous ferait tant de plaisir, cependant! Ses sourires sont si aimables! Ses caresses si sympathiques! Mais point ne faut s'étonner de ce retard, de cette compagnie faussée, car il est l'ingratitude en personne! Bien obligés sommes-nous, pourtant, de l'aimer comme cela!

— De qui parlez-vous de la sorte, me demandera-t-on, et sur ce ton d'un père raisonnable qui semble attendre le retour d'un enfant prodigue? — Eh! c'est du printemps qu'il s'agit! Oh! celui-là aussi est un enfant prodigue, prodigue de promesses, prodigue de tromperies, mais nullement soucieux de tenir les unes et multipliant trop les autres! — C'est la chanson éternelle de tous les ans que nous répétons là, soit! Mais elle recommencera, cette chanson, tant que le monde sera monde, et tant qu'il existera des almanachs pour faire accroire aux générations qu'il y a dans un coin des quatre saisons, un certain nombre de semaines en lesquelles se résument un soleil doux, une température sympathique, des gazouillements d'oiseaux sous des touffes de feuilles naissantes et au milieu de bouquets de fleurs s'épanouissant. Hélas! tous les ans nous attendons la venue de ces semaines prodigieuses, et nous ne les voyons jamais, ou si rarement et si courtes, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Ainsi en est-il encore cette année, ainsi en sera-t-il vraisemblablement l'année prochaine. La seule vengeance que nous ayons à tirer de ce manquement à une parole donnée aux almanachs, aux poètes et aux astronomes, ces poètes de la cosmographie, c'est de nous plaindre! Plaignons-nous donc, et chauffons-nous pendant la seconde quinzaine d'avril comme en décembre.

Le moyen de faire un courrier de printemps ! De vous parler agréablement des courses de la Marche, et de toutes les choses qui se décorent du titre officiel de choses du printemps ! On n'y peut pas croire, en face d'un ciel gris et tout en larmes, d'une bise sibérienne, et d'arbres à peine en bourgeons, quand ils devraient avoir mis dehors tous leurs atours, leur parure diaprée, comme disaient les poètes d'autrefois, qui ont inventé le printemps sur la foi des poètes latins et grecs, lesquels avaient raison d'y croire, eux, puisqu'ils le chantaient dans le pays où le printemps existe réellement et devance même les almanachs, et se prolonge et se perpétue ! Ceux-ci étaient dans le vrai, les autres sont dans le faux ; par amour de l'imitation, ils ont répandu dans le monde un préjugé qui ne s'effacera jamais. On chantera toujours le printemps et on ne le verra pas, et on subira ce supplice de Tantale jusqu'à la fin des siècles. Dérision amère !

Ce retard, s'il a ses inconvénients, ne laisse pas que d'avoir des compensations ; et c'est bien le moins en conscience. Entre autres avantages, il retient à Paris considérablement de gens qui, sans doute, auraient déjà pris leur volée et seraient je ne sais où à cette heure. Ceux que leur labeur quotidien attache aux rives des ruisseaux de Paris, se réjouissent que leurs amis ne les puissent pas quitter. Je connais des personnes qui frémissent aux premiers rayons du soleil trompeur de mars de voir leur toit parisien déserté. Il se manifeste, alors, dans les cœurs las de bals, de soirées, de concerts, de spectacles, des magnificences de l'hiver, des élans agrestes d'un symptôme inquiétant. Il y a autour des foyers des complots de famille où se préparent des désertions prochaines en masse. Mais le printemps y met bon ordre ; avril que l'on attendait, les conspirateurs avec impatience, les délaissés avec inquiétude, à raison des espérances coupables engendrées par mars. Ceux que l'on allait fuir et abandonner sur le pavé brûlant de Paris pour quatre ou cinq mois, poussent naturellement des cris de joie. Et c'est ainsi que vont toutes les choses en ce monde ! Ce qui charme celui-ci, désole celui-là, et c'est ce que l'on appelle le système des compensations !

Je ne vois pas trop la compensation pour celui qui souffre que son voisin soit heureux ! Mais les choses sont ainsi réglées, il faut bien s'y soumettre ; et ni les sermons des moralistes, ni les bouderies des faiseurs de courriers n'y changeront rien !

En fait de compensations produites par cette conspiration du printemps contre nos jouissances de villégiature précoce, il faut compter les ventes opulentes qui se continuent à l'hôtel de la rue Drouot ; ventes de galeries de tableaux et de collections artistiques, bien entendu. Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu autant que cette année. Les plus récentes et celles qui ont attiré le plus de visiteurs de tous les coins de l'Europe, sont la vente de la galerie du duc de Caylus, dans laquelle on comptait des tableaux de maîtres, représentants de toutes les grandes écoles. L'exposition préalable avait amené foule à l'hôtel des commissaires priseurs. L'empereur y a rendu visite, et il se pourrait que quelques achats aient été faits pour le compte de S. M. L'autre vente est celle de la collec-

tion d'armes anciennes et d'un mobilier appartenant au vicomte de Courval : des armes splendides dont la réputation était colossale dans le monde fashionable et aristocratique où la place de M. de Courval était bien gardée. Parmi ces armes, on en citait un grand nombre qui avaient appartenu à des souverains et à des héros des temps passés ; une épée de Bayard, une hachette de Charlemagne et *tutti quanti*. Le mobilier avait un cachet de vénérable antiquité ; des bahuts magnifiques, des crédences charmantes, des portes de chêne imposantes, des tentures et des tapisseries de Flandre et de Hollande d'une authenticité flagrante.

Ce sont là les vrais plaisirs que nous ont procurés les divers jours de l'hiver, qui ne sont pas les premiers jours de l'ingrat printemps !

Le bal de noces du mariage de la Savoie à la France aura lieu à l'hôtel de ville dès que les formalités officielles et définitives du vote d'annexion auront été terminées. C'est la ville de Paris, qui en la personne de son corps municipal, offre cette fête aux représentants de la nouvelle mariée. Ce sera d'une magnificence sans égale ; j'ai tort de dire sans égale : la fête sera la même que celle offerte à la reine d'Angleterre lors de son voyage à Paris. Le conseil municipal a voté à cet effet 300,000 fr. ; c'est un assez joli denier pour les premiers frais ; il est possible que de son côté l'État y concoure, et l'Empereur peut-être sur sa propre cassette. Il y aura de quoi faire bien les choses. Or il est reconnu qu'en aucun pays du monde, il n'y a de fêtes aussi belles et aussi bien ordonnées que celles de l'hôtel de ville de Paris.

Le retour de noces aura lieu à Chambéry et à Nice, que LL. MM. II. se proposent de visiter très prochainement.

Quand on en sera là, nous vous en parlerons, et avec d'autant plus de plaisir, qu'il ne sera plus question du printemps, et que l'été, plus fidèle à ses promesses, ne manque pas aux rendez-vous qu'il nous donne. Il a l'exactitude d'un chroniqueur.

Xavier EYMA.

BLUETTES ET BOUTADES.

* Le Crésus avare qui se voit pauvre rêve dans son sommeil qu'il ne dort pas.

* Nous sommes toujours fort reconnaissants des services qu'on va nous rendre.

* Le pédant tient plus à nous instruire de ce qu'il sait que de ce que nous ignorons.

* La neige ne prend pas sur la fange : de même rien ne peut blanchir un traître.

* Les vérités que l'homme acquiert sont à l'ordinaire les redressements de ses erreurs.

J. PETIT-SENN.

HISTOIRE FANTASTIQUE D'UN BANDIT.

Voici ce que racontait hier, vers minuit, chez un de nos artistes les plus célèbres, le comte Olaüs H..., riche seigneur norvégien, venu en 1835 à Paris, pour y passer trois mois. Depuis lors, il n'a jamais pu se décider à retourner dans sa patrie.

« Il y a trente ans, jour pour jour, je me rendais de Christiania à Drontheim, suivi d'un seul domestique, à cheval comme moi. J'avais à peu près fait la moitié de mon voyage, quand un inconnu me barra la route; un pistolet d'une main et de l'autre un poignard, il m'ordonna de m'arrêter. Imprudemment enveloppé dans les plis de mon manteau et réduit à l'impossibilité de saisir à temps mes propres armes; je reconnus toute résistance inutile, et pris le parti de m'exécuter de bonne grâce.

» L'inconnu me demanda ma bourse; Comte Olaüs, me dit-il, vous êtes riche, je le sais, il y a dans la montagne beaucoup de malheureux qui souffrent du froid et de la faim; je leur distribuerai vos aumônes.

» — Soit! répondis-je. Seulement laissez-moi la somme nécessaire pour arriver jusqu'à Drontheim.

» — C'est une gracieuseté que j'accorde toujours aux voyageurs.

» Pendant cette conversation, je me fouillais, sans pouvoir trouver ma bourse. Je l'avais étourdiment oublié chez mon père avant de me mettre en route. Je ne pus m'empêcher de rire de cet oubli. Le voleur, auquel je racontai ma mésaventure, prit la chose aussi gaiement que moi, et de son côté, en rit également de la meilleure grâce du monde. Je lui proposai de me fouiller pour s'assurer de ma pénurie réelle d'argent.

» Fi donc, répliqua-t-il, je ne supposerai jamais qu'un gentilhomme de votre nom et de votre sang puisse mentir pour quelques pièces d'or. Je vous crois, sans même exiger votre parole.

» Je vous jure, répliquai-je, que je voudrais au risque de la partager avec vous, ne point avoir oublié ma bourse: je ne sais quel parti prendre. Sans argent, il m'est aussi difficile de continuer d'aller en avant que de retourner sur mes pas.

» — Comte, interrompit le héros de grand chemin, je ne laisserai certes point un galant homme dans un pareil embarras. Voici ma bourse, je vous la prête. Elle contient vingt pièces d'or; c'est peu; mais j'ai eu beaucoup d'aumônes à faire aujourd'hui.

» Et comme j'hésitais à accepter cette offre singulière, il comprit mes scrupules, tira de sa ceinture un poignard, en dévissa le pommeau et me dit: « Prenez ce poignard et veuillez toujours le porter

sur vous. Dès qu'un homme, quel qu'il soit, vous en montrera le pommeau que je garde, rendez-lui l'arme et l'argent. »

» En achevant ces mots, il piqua des deux et disparut.

» Je continuai mon voyage, qui se prolongea durant deux mois, grâce à l'argent de mon voleur et au crédit que mon père m'avait ouvert à Drontheim, chez son banquier.

» Le jour même de mon retour à Christiania, je trouvai toute la ville en émoi. Des flots de peuple s'agitaient dans les rues; les fenêtres étaient garnies de femmes, et l'en rencontrait à chaque pas de nombreuses patrouilles. Je m'enquis des motifs d'une pareille agitation.

» — Oulie Hielan et sa bande entière, composée de trente brigands, sont arrêtés, me cria-t-on de toutes parts.

» Je me rappelai alors qu'Oulie Hielan était un détrouseur de grand chemin, fort populaire, et je me rangeai comme les autres pour voir Oulie Hielan. Quand le prisonnier passa, au milieu d'une escorte de soldats, le cou enfermé dans un collier de fer et les mains chargées de chaînes, je reconnus mon prêteur de pièces d'or. Il me reconnut aussi, car il leva rapidement sur moi un regard à la fois vif et sévère, et sembla me dire: Souvenez-vous!

» Quand Oulie Hielan eut été enfermé dans la prison d'Aggerhuys, le gouverneur vint à lui et lui dit:

» — Tu n'as jamais manqué à ta parole, je le sais. Jure-moi de ne point t'échapper et tu n'auras d'autre prison que l'enceinte de ce château.

» — J'y consens, répondit Oulie Hielan. Si je cherche à fuir, traitez-moi de lâche et de menteur. Mais ne soyez pas généreux à demi. Débarrassez aussi mes compagnons de leurs chaînes.

» — Je ne le puis, répliqua le gouverneur. Il serait imprudent à moi de laisser en liberté, dans la forteresse que je commande, un si grand nombre d'hommes. Je crois à ta parole, mais je ne crois pas à la leur.

» — Vous avez raison, répondit Hielan.

» Cela se passait le soir. Le lendemain matin, une des sentinelles qui gardaient le pont-levis à l'extérieur du château d'Aggerhuys, fut bien étonnée de trouver, assis près d'elle, sur un tas de chaînes et de fers, un inconnu qui la pria de lui faire ouvrir la porte de la prison.

» Et comme la sentinelle hésitait,

» — Je suis Oulie Hielan, dit cet homme. Je viens de mettre en liberté mes trente compagnons, dont voici les fers. Quant à moi, j'ai promis de ne point fuir, et je vous prie de me laisser rentrer dans la prison. Le gouverneur pourrait s'apercevoir de ma

disparition momentanée, et, abusé par des apparences trompeuses, faire sur mon honneur des suppositions qui m'offenseraient.

» La sentinelle appela ; on ouvrit à Oulie Hielan, et il continua huit mois à rester prisonnier sur parole dans la prison d'Aggerhuys.

» Un jour le gouverneur le vit arriver chez lui.

» — Monseigneur, lui dit Oulie, je m'ennuie en prison. J'attendais du roi une grâce qui ne m'arrive pas. Rendez-moi ma parole, et prenez telles précautions que vous jugerez convenables pour me retenir captif.

» Le gouverneur demanda un mois au prisonnier avant de lui rendre sa parole. Pendant ce temps, il fit construire, au milieu d'une cour, la plus singulière et la plus sûre des prisons que l'on puisse imaginer. Figurez-vous une tour isolée, étroite et haute, dans laquelle on ne pénétrait que par une petite porte basse et garnie, ou plutôt cuirassée de cadenas, de verrous, de barreaux et de serrures. Au milieu de cette prison, se trouvait une autre prison, c'est-à-dire une cage formée de sapins entiers, posés debout les uns contre les autres, et retenus entré eux par des boulons de fer. Enfin des sonnettes étaient disposées de manière que, la nuit, le captif ne pût faire le plus imperceptible mouvement sans mettre en branle tout un carillon.

» Quand la prison fut construite, le gouverneur conduisit Oulie Hielan dans la tour.

» — Choisis ! lui dit-il : ou cette demeure, ou la continuation de la parole que tu m'as donnée.

» — Je choisis cette demeure, répondit Oulie Hielan.

» En effet, il s'y installa, comme s'il eût dû y passer sa vie entière, et ne parut longtemps occupé qu'à fabriquer, sous la surveillance perpétuelle d'un gardien, de petits objets d'ébénisterie qu'il tournait fort adroitement.

» A sept ou huit mois de là, j'étais au bal masqué, chez le prince V..., quand un homme, enveloppé d'un domino noir, vint à moi, me prit par le bras et me montra le pommeau du poignard que m'avait donné Oulie Hielan, poignard que, suivant ma promesse, je portais toujours sur moi.

» Je glissai aussitôt dans la main du masque ce poignard et ma bourse, et le domino noir disparut.

» Le lendemain la ville entière de Christiania s'entretenait de l'évasion d'Oulie Hielan, et le gouverneur faisait répandre partout, à profusion, des placards qui promettaient cent pièces d'or à quiconque ramènerait mort ou vif, au château d'Aggerhuys, le brigand Oulie Hielan. Mais on n'eut jamais d'autres nouvelles du fugitif que celle qu'en donna une pauvre femme.

» Elle se dirigeait vers Christiansand pour mendier, lorsqu'un passant lui jeta deux pièces d'or et lui cria :

» — Il faut toujours commencer sa journée par une bonne action. Prie pour moi, la mère ! »

— Et Oulie Hielan, qu'est-il devenu ? demanda une jeune femme.

— On ne l'a jamais su en Norvège, madame. Cependant, moi, je crois en savoir quelque chose.

En visitant vos possessions françaises, en Algérie, j'ai rencontré, dans la légion étrangère, un vieux soldat connu par son intrépidité folle, et qui, malgré ses soixante ans, faisait des prouesses d'audace chaque fois qu'on avait affaire aux Arabes. Je crus reconnaître en lui mon ancienne connaissance, Oulie Hielan, et je lui adressai quelques mots dans notre langue natale. Des larmes jaillirent de ses yeux, et il me tendit sa main, qu'il retira ensuite brusquement, par un sentiment de honte et de respect.

— Ta main, mon brave, lui dis-je, ta main ! il y a longtemps que tu l'as réhabilitée.

En ce moment, le tambour appela la légion aux armes, et Oulie Hielan courut prendre sa place au milieu de sa compagnie.

— Viens me trouver après l'affaire, lui criai-je.

Hélas ! après l'affaire, je revis bien Oulie Hielan, mais porté sur des fusils par ses camarades, et une balle en pleine poitrine.

La mort, une mort glorieuse, avait achevé tout à fait de le réhabiliter.

SAM.

LE BIEN D'AUTRUI.

..... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

— Monsieur Bridot, commença-t-il, je viens vous demander deux services ?

— Voyons d'abord le premier, monsieur Césaire ?

— Voulez-vous me prêter deux mille francs ?

— Deux mille francs... à vous ?

— A moi... Eh pas un sou de plus, pas un sou de moins... c'est mon chiffre.

— Ah ! ah !

Après un temps, le vieillard ouvrit en silence l'un des tiroirs de son bureau, — bureau pareil au fauteuil, — et présenta toujours sans parler, deux billets de banque au jeune homme.

— Merci ! accepta sans plus de façons Césaire.

— Passons à la seconde demande, reprit Bridot.

— Je voudrais parler à mademoiselle Noémie Meyer.

— Mais pourquoi?

— Vous le saurez... vous le verrez, sitôt que vous m'aurez conduit auprès d'elle.

— Soit.

Bridot se leva, fit signe au pêcheur de le suivre, et le conduisit au salon.

V.

Le salon avait été meublé d'après le goût particulier de madame Bridot.

Cette bonne dame aimait le rocoço, le pompadour.

En mari galant, l'ex-huissier s'était mis en quatre pour satisfaire ce caprice, et le dieu des chercheurs d'antiquailles avait couronné ses efforts.

Il avait trouvé, déniché, exhumé, où cela? Je ne vous le dirai pas au juste; un peu au château du marquis de Brunoy, un peu au château d'Aguesseau, un peu au château de Lassay, qui fut celui de Sophie Arnould, un peu partout dans les alentours, de ravissantes boiseries du XVIII^e siècle, un clavecin, une bibliothèque, des étagères, et des tables en bois de rose, un sofa, des chaises et des bergères qui n'eussent pas déparé le boudoir de la Dubarry, un délicieux cartel de Boule, deux coupes rocaille et deux bijoux de flambeaux dorés, toutes sortes de coquettes fantaisies en laque, en incrustations, en pâte tendre, en vieux Sèvres, en vieux Saxe, etc., sans omettre deux excellentes copies de Lancret, un Watteau et trois Lantara authentiques, quelques gravures mignardes et quelques pastels du bon vieux temps.

Mais, dira-t-on peut-être, voilà bien des merveilles chez un simple bourgeois de Lisieux!... Sans qu'on s'en doute, en province, il y a beaucoup de ces intérieurs-là, et chez de bonnes gens qu'on ne range pas parmi les plus riches. Ils s'y sont pris à l'époque où toutes ces choses, aujourd'hui si chères, se donnaient encore pour rien; ils ont du flair, de l'activité, de la patience et surtout l'amour du logis.

Revenons au salon Bridot.

De ses hautes fenêtres, que drapaient d'anciennes soieries brodées à la main et s'harmonisant on ne peut mieux avec tout le reste, on apercevait d'abord une riante terrasse toujours garnie des fleurs les plus nouvelles; au bas de la terrasse le jardin, on sait ce qu'était le jardin Bridot: — au delà du jardin la vallée d'Auge!

Impossible de rêver une plus agréable retraite.

En ce moment surtout, — il était environ trois heures, — le soleil déjà sur son déclin prêtait un indicible charme à la vallée, chatoyait dans le jar-

din, empourprait la terrasse, et jusque dans le salon jetant des reflets orangés, allumait comme une sorte d'auréole au-dessus de la noire chevelure de Noémie Meyer, assise avec madame Bridot sur le sofa; l'enfant jouait entre elles.

Tout ce luxe guilleret, toutes ces miévreries, toutes ces couleurs, faisaient encore mieux ressortir la triste pâleur, la virginal mélancolie, la touchante simplicité de l'orpheline en deuil. Jamais, non jamais, elle n'avait été plus belle!

Aussi Césaire, qui ne l'avait encore vue qu'à distance, en resta-t-il tout d'abord interdit, émerveillé.

De son côté, la jeune fille demeurait surprise et comme confuse de la brusque apparition de cet étranger.

Dans ses grands yeux noirs et doux, il y avait la craintive inquiétude du regard de la gazelle alarmée par un bruit lointain.

— Noémie, expliqua Bridot, voici M. Césaire Heurtevent... qui désirerait un instant d'entretien avec vous.

En même temps il adressait un signe imperceptible à madame Bridot.

La bonne dame comprit; d'un geste tout maternel, appelant l'enfant:

— Viens, mon Benjamin, fit-elle... viens dire bonsoir au soleil!

Et laissant entr'ouverte la porte de la terrasse, elle emmena dans le jardin le petit frère.

Pendant ce temps-là, Bridot avait fait rasseoir Noémie, et présentant à Césaire un fauteuil, dans un autre il prenait place.

Mais le pêcheur refusa du geste, et debout devant la jeune fille:

— Mademoiselle, dit-il, j'avais cru ne rien devoir à votre père... je me trompais... voici les deux mille francs.

Il lui tendait les billets de banque, tout à l'heure empruntés à Bridot.

Étonnée, Noémie restait immobile.

— Prenez! insista le pêcheur avec une brusquerie suppliante. Mais prenez donc... puisque j'ai reconnu mon erreur... puisque je me souviens maintenant.

— La facture était trop récente, observa enfin la jeune fille, pour qu'il me soit permis d'admettre...

— Récente... interrompit Césaire... Qu'en savez-vous?

— Moi-même je l'avais écrite.

Il devint très rouge.

— Elle remontait à deux mois à peine; poursuivait l'orpheline, et pour un patron de barque... permettez-moi de vous le dire... le paiement d'une telle somme...

Une seconde fois, Césaire ne la laissa pas achever

— Soit ! fit-il. J'étais parfaitement certain de ne pas avoir payé. J'ai menti ! Mais je me repens, je restitue... Prenez !

Il était très pâle maintenant, il courbait le front, il avançait en tremblant la main qui tenait les billets.

— Songez-vous bien à ce que vous dites, monsieur ? ne put se défendre de demander Noémie, de plus en plus surprise.

— Oui... oui!... balbutia le pêcheur avec un douloureux effort. Vous avez exigé cet aveu... vous devez être satisfaite maintenant. Mais prenez donc !

Et, dans un mouvement d'impatience qui sembla le transfigurer, il releva soudain la tête.

Refusant du geste les billets, la juive répondit :

— Non, monsieur... car vous avez la figure d'un honnête homme, et je ne veux pas vous croire... je ne vous crois pas !

Quelque chose comme un sanglot étouffé fut la seule réponse de Césaire.

— D'ailleurs, reprit Noémie, comment ce prétendu repentir vous aurait-il été inspiré ? Pourquoi reviendriez-vous ainsi ?

— Mais sachez donc, s'écria le rude matelot d'une voix toute attendrie, sachez donc que j'étais ce matin au cimetière quand vous avez pleuré!... Que j'étais tantôt dans la rue aux Fèvres lorsque vous êtes ressortie, proscrite et dépouillée, de la maison de votre père !

Un amer sourire se dessina sur les lèvres de la jeune fille.

— Ah ! fit-elle, comme se parlant à elle-même. Ah... je comprends !

— Que comprenez-vous donc ? questionnèrent à la fois Césaire et Bridot.

— Mon père a sans doute rendu quelque service à M. Heurtevent... et, je le devinais bien à l'expression de ses traits, il est reconnaissant, il est bon...

— Mais enfin...

— Par malheur, — et que cet aveu, monsieur Césaire, rachète votre pieux mensonge, — par malheur, je suis trop fière pour accepter une aumône !

— Une aumône!... Ah ! pouvez-vous croire...

— Un service... je le veux bien : mais quant à consentir...

— Pourquoi pas ? intervint Bridot.

— Ce ne sera qu'un prêt, imagina Césaire. Vous me rendrez cela... plus tard !

— Monsieur Heurtevent, répliqua la jeune fille avec une dignité douce, dans notre famille on n'emprunte qu'avec la certitude de pouvoir rembourser un jour, et nous sommes maintenant trop pauvres pour qu'il me soit permis d'espérer jamais m'acquitter envers vous.

— Ainsi, même à ce titre, c'est un refus?...

— Positif. Oui, monsieur Césaire. Oh ! n'insistez

pas... M. Bridot vous le dira : je tiens un peu de mon pauvre père, et quand une fois il avait répondu non...

— Ne le dites donc pas ce mot ! s'écria Césaire. Réfléchissez, mademoiselle, réfléchissez encore ; si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre frère. Cet argent, vous en aurez besoin, il vous le faut, il est à vous. Oui... croyez que je suis un voleur ou que je suis un ami généreux, peu m'importe... mais acceptez, je vous en supplie, je vous en supplie !

Il avait des larmes plein les yeux, il venait de tomber à genoux.

Elle se leva, et d'une voix profondément émue :

— Merci ! dit-elle. Oh ! merci, monsieur ! Croyez que je vous suis bien reconnaissante de votre offre, de votre insistance, et que je ne l'oublierai jamais... jamais !...

Et comme il la conjurait encore, comme il lui tendait toujours les deux mille francs, elle se pencha tout à coup vers lui, elle sembla vouloir enfin les prendre.

Mais non : laissant s'en échapper les billets, elle ne saisit que la main, et sur cette large et rude main, elle mit un baiser rapide.

Puis, à la hâte et tout étonnée, toute confuse :

— Pardon, je crois que mon frère m'appelle ?

Et elle s'enfuit par le jardin.

VI.

Tout d'abord, les deux hommes étaient restés stupéfaits, surtout Césaire.

Debout, à quelques pas de lui, Bridot le regardait en silence.

Toujours à genoux, toujours tourné vers la porte du jardin, le pêcheur laissa peu à peu retomber sa tête sur sa poitrine, et le long de son corps ses deux bras qui, longtemps après que l'orpheline eut disparu, semblaient vouloir la retenir encore.

Il demeurait ainsi, plongé dans un abattement profond, dans une morne désespérance.

— Césaire?... dit enfin Bridot.

Comme réveillé par cette voix, il se releva à demi, se retourna.

Bridot lui tendait la main.

— Quoi ! fit le pêcheur, vous aussi ! Mais vous ne voulez donc pas me croire non plus?... mais vous ne savez donc pas...

— Je savais tout, interrompit avec une amicale émotion le vieillard.

Et sa main cherchait celle du coupable.

— Merci ! oh ! merci ! s'écria Césaire avec une reconnaissance étonnée.

Puis, se redressant de toute la hauteur de sa taille et de sa volonté :

— Oh ! nous serons deux maintenant, reprit-il, car vous m'aidez, n'est-ce pas?... Car vous comprenez bien que je ne puis pas garder cet argent. Il me brûlerait la main... cette main sur laquelle se sont posées ses lèvres... Oh !... je devrais la couper, si j'avais du cœur !

— Calmez-vous ! disait Bridot. Calmez-vous, mon ami. Lorsque, avec une nature loyale comme la vôtre, on s'est abaissé jusqu'à commettre une faute... une seule, on s'en relève deux fois honnête homme !

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit répliqua brusquement le pêcheur. Il s'agit de la contraindre à reprendre ce que je lui dois, il s'agit de lui donner s'il le faut, tout ce que j'ai ! Oui... ce serait là peut-être la vraie réparation. Tant pis pour moi si j'ai fait cause commune avec des coquins, je veux payer pour eux tous... et seul lui rendre à elle tout ce qu'elle a perdu ! Oh ! oh ! vous ne me connaissez pas encore, M. Bridot. J'ai pu manquer de courage depuis un mois, être timide ce matin, tout à l'heure manœuvrer avec maladresse... Mais Césaire Heurtevent est un de ces matelots que fortifie la tempête et qui, lorsqu'ils se sont une fois dit : J'arriverai là !... y marchent malgré vent et marée. Voyons, monsieur Bridot, voyons?... vous êtes un homme d'expérience, vous... vous connaissez la loi : il doit y avoir des moyens de doter, d'enrichir une jeune fille pauvre..., et cela malgré sa fierté, malgré son obstination, malgré tout !... Il y en a, dites ?

— Je n'en connais pas, ne put se défendre de répondre Bridot en souriant.

— Pas un !... insista Césaire avec une animation toujours croissante.

Quelque peu étourdi par l'imprévu, par l'impétuosité de cet abordage moral, Bridot se laissa entraîner à répondre :

— Si fait... il en est un... mais impossible dans la présente espèce.

— Lequel ?

— Impossible, vous dis-je ?

— Dites toujours ?

— Un mariage... Vous voyez bien qu'il n'y faut pas songer.

— Pourquoi pas ? fit le pêcheur avec un grand calme.

Bridot bondit de deux pas en arrière, et seulement alors comprit toute l'étendue de son imprudence.

Césaire paraissait de plus en plus sérieux, Césaire semblait réfléchir.

— Ne vous arrêtez pas à cette folie ! se récria vivement l'ex-huissier. Je ne sais vraiment pas comment cette idée m'est venue... Je parlais en général, mon pauvre ami... Mais songez donc...

— Que c'est une ange et que je suis un grossier matelot, interrompit Césaire comme continuant à haute voix sa pensée... Qu'elle ne me connaît pas, qu'elle ne m'aimera jamais... Oh ! je ne m'illusionne pas, allez ! Mais vous figurez-vous, par hasard, que j'aie l'ambition de devenir sérieusement son mari ? Non, non ! Je serais pour elle un frère, un serviteur, ce qu'elle permettrait que je fusse ; voilà tout. Il faut la sauver de la misère... Eh bien ! sans être un richard, je suis à mon aise... je lui abandonnerai tout ce que je possède, et je partirai. Oui, c'est cela je me ferai recevoir au long cours, je resterai presque continuellement en mer, j'irai lui gagner de l'argent... encore... toujours ! Elle s'appellera la femme du capitaine Heurtevent, elle aura tout ce que donne la fortune... une fortune dont le petit Benjamin aura sa part. Elle l'aime bien son frère : qu'elle accepte par dévouement pour lui. Chacun le nôtre ! Et ne m'objectez pas qu'elle est juive... Son Dieu pas plus que le mien, ne saurait maudire une union semblable !

En parlant ainsi, Césaire n'était plus le même homme. Les épreuves qu'il venait de subir, la pureté des sentiments qu'il exprimait, la tristesse même qui prêtait une sorte de charme à son inspiration généreuse, semblaient l'avoir anobli tout à coup, le rendaient vraiment beau, vraiment éloquent.

Dans son regard, dans sa voix, dans son attitude, il y avait quelque chose de si convaincu, de si solennel et de si loyal, que Bridot, saisi d'étonnement, s'était laissé peu à peu gagner par cette entraînant et simple logique : la logique du cœur.

— Au fait... se prit-il à murmurer, tout en regardant avec plus d'attention le pêcheur. Au fait, ce serait peut-être le plus sage !

— Elle est là, dans le jardin, reprit vivement Césaire. Allez tout lui dire

— Comment !... comme cela... sans réfléchir... à l'instant !... se récria le bonhomme Bridot.

— A l'instant ! fit l'expéditif marin. Ma proposition est de celles qui sont réalisables ou qui ne le sont pas, qui s'acceptent ou se refusent sur l'heure. A quoi servirait d'attendre ? Dans quelques jours, dans quelques mois, nous ne nous connaîtrions pas davantage. Et puis, il me semble qu'il y a le doigt de Dieu dans tout ceci ! Allez, monsieur Bridot, allez comme si vous aviez le vent dans vos voiles. Je ne lui demande pas, d'ailleurs, une réponse immédiate, positive. Qu'elle me fasse seulement savoir qu'elle ne me juge pas tout à fait indigne de lui donner mon nom.

« J'appareillerai en conséquence, et le soir même du mariage je serai au large. Dites-lui bien cela, monsieur Bridot?... Répétez-lui qu'elle se garde de rien appréhender de moi, qu'en toutes choses je lui

tiendrai religieusement parole. Oh ! oui... vous le disiez bien, maintenant je me sens deux fois loyal et deux fois fort ! Son existence sera paisible, opulente, honorée... j'en réponds, je le jure par l'âme de ma mère !... Mais parlez-lui surtout du petit Benjamin ; c'est ce qui la décidera peut-être. Assurez-la bien que cet enfant, je l'aimerai comme s'il était mon propre fils... et que, si je ne puis promettre de la rendre heureuse... elle... son frère du moins sera heureux !... Je vous attends ici, monsieur Bridot... mais allez donc !...

Poussé, supplié, séduit, le bonhomme Bridot résolut enfin de tenter l'aventure.

— Soit ! fit-il en sortant du salon... Soit, puisque vous l'exigez ainsi !... C'est bien bizarre, bien étrange, bien fou... mais parfois ces excentricités-là réussissent et portent bonheur. A bientôt donc, mon ami, à bientôt !...

Il traversa la terrasse, il disparut dans l'un des escaliers tournants qui formaient le perron.

Césaire, brisé par tant d'émotions, se laissa tout d'abord tomber dans un fauteuil.

Puis, se redressant tout à coup, il courut regarder à la porte-fenêtre.

Vers le fond du jardin, sous un berceau de clématites, devant lequel le petit Benjamin se roulait dans le sable, Noémie Meyer et madame Bridot étaient assises.

Déjà l'ex-huissier s'approchait, marchant avec une certaine lenteur réfléchie ; parfois même il s'arrêtait un instant et gesticulait, comme un ambassadeur qui prépare son discours.

Césaire se sentit pris d'une impatience fiévreuse, d'une de ces anxiétés qui tuent.

Il se mit à marcher à grands pas dans le salon, il revint comme malgré lui vers la porte vitrée.

Bridot allait atteindre l'ombre projetée par la clématite ; déjà, pour saluer les deux femmes, il retirait sa casquette.

Le pêcheur s'étreignit à deux mains le front, la poitrine.

Puis, une idée soudaine sembla lui frapper l'esprit.

Il venait de remarquer que, dans cet endroit, le jardin n'était borné que par une haie à laquelle s'adossait précisément le berceau, que, de l'autre côté de cette haie, il y avait un fossé ; que de l'autre côté de ce fossé, c'étaient les champs, la campagne ; de plus, que la nuit commençait à venir.

Aussitôt, Césaire bondit en arrière, traversa le salon, le péristyle, et, sans même répondre à la servante qui, tout étonnée, courait après lui, s'échappa brusquement de la maison.

Une fois dehors, il remonta quelque peu la route, puis s'arrêta, pour bien s'assurer que personne ne pouvait le voir.

Alors il revint sur ses pas, se jeta dans le champ, gagna la haie, descendit dans le fossé, longea le haut bord avec la silencieuse allure d'un braconnier, d'un Peau-Rouge.

Toujours voûté en deux, il parvint ainsi jusqu'à l'endroit que surmontait le berceau. Là, se redressant avec plus de précautions encore, il s'étendit à plat-ventre contre le talus, il avança la tête dans les herbes, il écarta sans bruit les basses branches de la clématite, et, retenant son souffle, il écouta, regarda.

VII.

Grande fut la surprise de Noémie Meyer, plus grande encore la stupéfaction de la digne madame Bridot, lorsqu'après un exorde des plus habiles, son éloquent époux en arriva au fin mot de l'épineuse commission dont il s'était chargé : la demande en mariage !

Il y eut d'abord un silence.

Un tel silence que, si les esprits eussent été moins absorbés, les oreilles auraient peut-être entendu battre à travers la haie le cœur de Césaire.

— Comment ! put se récrier enfin madame Bridot ? comment, mon ami, c'est vous qui osez nous dire de pareilles choses ? Mais vous êtes donc devenu aveugle, monsieur Bridot ? Mais vous n'avez donc jamais regardé celle à qui vous proposez de devenir la femme d'un matelot !

A cette conjugale apostrophe, l'ex-huissier ne put se défendre de rougir quelque peu. Il riposta néanmoins, et avec une certaine verveur :

— Un matelot... oui, madame !... Mais ce matelot est l'un des plus beaux gars que je connaisse, et son éducation, son caractère, ses sentiments, la petite fortune qu'il possède déjà, celle qu'il ne saurait manquer de conquérir...

Ce fut Noémie elle-même qui l'interrompit, mais pour lui venir en aide :

— Madame Bridot, dit-elle avec une extrême douceur, avec une calme et modeste gravité, — ma chère madame Bridot, vous avez vraiment trop favorable opinion de mon pauvre mérite, et vous n'estimez pas assez M. Césaire Heurtevent. Bien que je ne l'aie vu que durant quelques minutes, je crois l'avoir jugé, bien jugé. C'est un noble cœur... et nous devons envisager avec égard, avec respect, sa généreuse demande. Pour ma part, elle me touche profondément, elle m'honore.

Plus encore étonné que sa femme, Bridot s'empressa de mettre à profit la brillante péroraison qu'il avait préparée d'avance. Il fit un tel tableau de la situation présente de Noémie et des incertitudes de son avenir, il plaida la cause du patron de la Jeanne-

Marie avec tant de persuasion, avec tant de chaleur et de cordialité, que Césaire lui-même, de l'autre côté de la haie, ne put se défendre de murmurer tout bas :

— Oh! le digne homme... le digne homme!

Comme dernière argumentation, argumentation triomphante, il parla de Benjamin, et se trouva inopinément appuyé par l'enfant lui-même.

Entendant qu'il était question de lui, le petit frère s'était peu à peu rapproché, et comme Bridot venait de s'écrier : « Vous l'aimez! » il sauta tout à coup sur les genoux de Noémie, il lui jeta au cou ses deux petits bras en disant :

— Oh! oui, sœur... ça c'est bien vrai ça... tu m'aimes!...

Deux larmes perlèrent aussitôt sur les longs cils noirs de l'orpheline. Elle embrassa l'enfant, et s'écria :

— Pardon... pardon, mon frère! Pour toi surtout, pour ton avenir, je devrais accepter, je le voudrais... Malheureusement, je ne le puis pas... je ne suis plus libre!...

— Plus libre? répétèrent d'une même voix M. et madame Bridot.

— Oubliez-vous donc... fit avec un douloureux effort la belle juive, oubliez-vous Isaac Boërmann!

— Noémie!... s'écrièrent les époux Bridot, comme honteux d'avoir ravivé quelque récente blessure. Noémie, ne nous en veuillez pas...

— Vous en vouloir!... répliqua-t-elle, en leur prenant les mains. Ne sais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt, l'avenir de mon frère? Mais vous ignorez nos mœurs, nos croyances, qui ont traversé des siècles; mais vous ne connaissez pas la force du lien qui m'unit à Isaac Boërmann. Nous sommes fiancés devant notre Dieu!

— Permettez... permettez?... hasarda timidement Bridot. J'ai bien souvenir que tels étaient les arrangements d'autrefois; mais je n'oublie pas non plus qu'après la mort de mon excellent ami Meyer, lorsque le père Boërmann apprit que vous étiez ruinée, sans dot, sans ressource aucune, il exigea... si je ne m'abuse... une rupture, une séparation. Je crois même me rappeler qu'Isaac lui-même...

— Et qu'importe! reprit avec une tendre fierté la jeune fille. Son père ordonnait, le devoir d'un fils est d'obéir, et moi-même j'ai dit à Isaac : Soumettons-nous au destin! Mais si nos mains sont désunies, il n'en est pas de même de nos cœurs; Dieu nous garde nos anneaux dans le ciel!

Il serait impossible de peindre avec des mots la touchante simplicité, la grandeur vraiment biblique de Noémie Meyer en parlant ainsi. Elle n'avait pas même élevé la voix; son émotion semblait si profondément sentie qu'elle montait à peine à ses lèvres.

Ce n'était pas de l'exaltation passionnée; c'était de la foi, c'était bien de l'amour!

Mais comme ce calme, comme ce recueillement, comme cette extase allaient bien à sa beauté! tout à l'entour d'elle, le crépuscule faisait ressortir les lignes si pures de son admirable visage, un peu plus pâle que de coutume; quelques derniers rayons, teints de rose, s'attardaient comme à plaisir dans les ondes épaisses de ses cheveux noirs, et ses grands yeux, presque fixes, semblaient s'agrandir encore.

Elle poursuivit :

— Nous n'avions pas même l'âge de mon petit Benjamin que déjà l'on nous répétait : « Vous êtes destinés l'un à l'autre, enfants, aimez-vous! Nous n'avons fait qu'obéir, ce n'est pas notre faute. Élevés ensemble, ensemble nous nous sommes développés comme deux rameaux d'une même branche. Nos jeux, nos impressions, nos goûts, nos sentiments, tout fut pareil.

« Ces choses-là rivent le cœur... voyez-vous bien! Notre avenir semblait tout tracé d'avance, et comme sur une douce route, bien droite, bien unie, bien ombreuse nous y marchions déjà par la pensée, la joie sur le visage et la main dans la main. Il y a un mois — oh! mon Dieu, oui... rien qu'un mois!... — nos deux noms étaient affichés à la porte de la synagogue; notre maison nous attendait toute souriante, et sous le regard heureux d'Isaac, j'achevais la broderie de mon voile de mariée!... Comment dans ce ciel si pur, éclata-t-il un orage? Comment nous fûmes réveillés de ce beau rêve? Vous le savez. M. Boërmann a dit : « Je ne veux plus! » Tout est là! S'il meurt sans m'avoir rappelée à lui, Isaac et moi nous ne chercherons même pas à nous revoir... car, même lorsqu'un père n'est plus, il faut encore se soumettre à son arrêt : c'est la loi!... Il ne nous reste qu'une bien faible espérance en ce monde; dans l'autre nous sommes certains de nous retrouver. Ce n'est qu'une question de temps; nous attendons! Mais, quoique séparés en apparence, il est tout à moi, je suis toute à lui. Tu vois Lien, mon Benjamin, que je ne puis pas te sacrifier ce qui ne m'appartient plus. Ne crains rien cependant... je saurai t'élever, va, mon enfant!... Je te promets le dévouement, l'abnégation d'une veuve pour son fils unique. Tout ce que le travail et l'intelligence d'une femme peuvent gagner, et économiser... tu l'auras, petit frère. Mais ne me demande pas de trahir ma foi, de désespérer Isaac, de devenir la femme d'un autre... Oh! je ne le pourrais pas d'ailleurs... j'en mourrais!... j'en mourrais!...

Et, cédant enfin à son émotion, la jeune fille fondit en larmes.

A cette vue, l'excellente madame Bridot n'y put

tenir davantage. Elle se rapprocha vivement de Noémie, elle la pressa contre son sein, elle la couvrit de baisers tout en lui criant du fond du cœur :

— Ma fille !... mon enfant ! tais-toi... pardonne-nous. Il ne sera plus question de cela... jamais !

— Jamais ! répéta Bridot, non moins attendri que sa femme. Jamais... n'en parlons plus. Voyons, Noémie, du calme. Il est temps de rentrer... les nuits sont fraîches. Emmène-la donc, madame Bridot... mais par la petite porte de la tourelle. Vous comprenez ! Il est encore au salon... il m'attend.

— Dites-lui bien, fit en se retournant l'orpheline, dites-lui que mon refus n'est ni de la fierté ni de l'indifférence : que je l'estime, que je lui suis reconnaissante, et que toujours il aura place dans les prières de la pauvre Noémie !

— Oui... oui... s'évertuait à répondre l'ex-huissier. Mais sois donc tranquille, mon enfant, je sais ce qu'il faut lui dire...

Cependant, lorsque les deux femmes se furent éloignées avec Benjamin, lorsqu'il se retrouva seul, son embarras fut bien autre encore pour le retour qu'il ne l'avait été en arrivant.

— Bah ! se dit-il enfin, lui... c'est un homme !

Et, tout en préparant un second discours, il remonta la grande allée, et rentra dans le salon.

On se souvient que, depuis longtemps déjà, Césaire ne s'y trouvait plus.

L'ex-huissier tourna deux ou trois fois sur lui-même ; puis il s'arrêta tout à coup devant la porte-fenêtre, suivit du regard la haie, cligna de l'œil de l'autre côté du berceau, et, comme il était Normand, il devina tout.

D'ailleurs quelques mots de la servante le confirmèrent dans son idée.

En conséquence, il ressortit par la porte qui donnait sur la route, remonta jusqu'à l'angle du jardin, sauta dans le champ, et ne tarda pas à retrouver Césaire.

Le pêcheur était maintenant assis, les jambes pendantes, dans le fossé, ses mains à l'abandon arrachaient machinalement des herbes ; sa tête retombait, comme affaissée sur sa poitrine.

Il semblait tellement absorbé, tellement songeur, qu'il n'avait pas même entendu venir Bridot.

Celui-ci fut contraint de l'appeler plusieurs fois par son nom.

Enfin, il releva les yeux.

Son visage, blême et morne, était inondé de larmes.

Bridot crut devoir commencer son discours.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Le Théâtre-Français vient de reprendre *l'Aventurière*, comédie de M. Émile Augier, mutilée d'un acte dans la refonte que lui a fait subir l'auteur. *L'Aventurière* était une comédie leste, fringante et gauloise, représentée au mois de mars 1848, en pleine révolution. Il n'y avait pas de comédie possible à ce moment ; *l'Aventurière* n'eut aucun succès ; la faute n'était pas à l'œuvre, mais au temps. On s'est mépris sur la cause, et on a cru, l'auteur tout le premier, que sa comédie était à refaire. Il s'est trompé. La comédie est devenue un drame. M. Beauvallet a remplacé M. Samson dans le principal personnage, c'est assez indiquer la portée de la transformation. Le succès a été vif, néanmoins, parce que le vers est charmant, d'une forme élevée, d'un terroir qui en produit de très bons ; et puis c'est remarquablement joué par Régnier, madame Arnould-Plessis, Beauvallet.

L'Odéon a remplacé *le Parvenu* dont les qualités éminemment littéraires n'ont pu sauver le vide de l'action dramatique, par une jolie comédie en cinq actes et en prose intitulée *Daniel Lambert*, de M. Charles de Coucy. Beaucoup d'esprit, trop d'esprit, disait-on autour de moi (le charmant reproche !) une action rondement conduite, quelques contestations de la part du parterre, et des interprètes comme MM. Tisserant et Laferrère, et mesdames Thuillier et Ramelli, voilà plus qu'il n'en faut pour consolider un succès. Quelques situations de la comédie de M. de Coucy seront peut-être contestées, on protestera contre quelques traits peut-être, mais non contre le succès.

Le drapeau de la France s'est promené pendant cent représentations sur le théâtre du Cirque ; il se repose à cette heure de ses longues pérégrinations ; il a bien mérité ce repos comme il avait mérité le succès. A *l'Histoire d'un drapeau* a succédé *le Cheval fantôme*, de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué. Le Cirque fait bien les choses, et *le Cheval fantôme* est monté avec ce luxe de mise en scène, de décors, de chevaux, d'escadrons, de manœuvres qui caractérise le Cirque. La scène se passe en Amérique, et le sujet est la guerre de l'indépendance.

Pierre de Medicis a été interrompu à la dixième représentation par une maladie subite et grave de madame Gueymard-Lauters. La charmante cantatrice en a réchappé, Dieu merci, et a repris son service pour le plus grand plaisir du public et pour le plus grand honneur de l'Opéra.

A propos d'Opéra, la construction d'une nouvelle salle est définitivement arrêtée. L'emplacement est choisi, sur le boulevard, en face de la rue de la Paix, dans une situation magnifique, aux abords d'une place qui sera splendide.

Le Cirque de l'Impératrice a inauguré, le samedi 28 avril, sa saison d'été aux Champs-Élysées.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.